

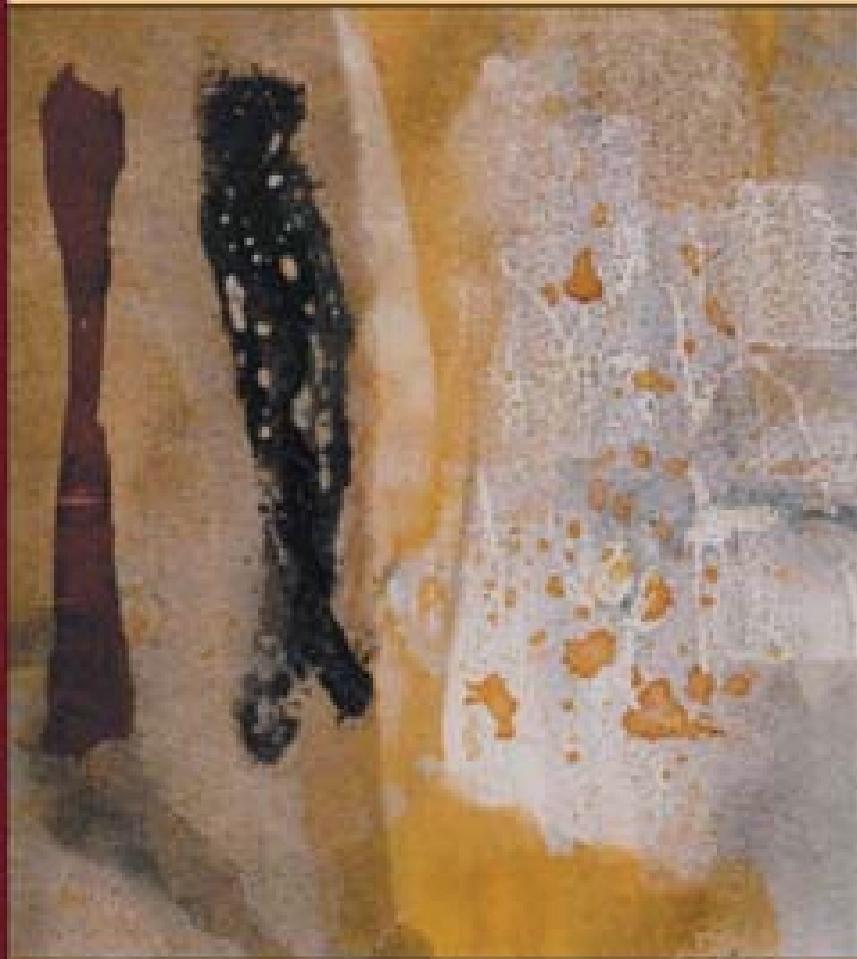
Marc Quaghebeur (dir.)

# *Les villes du symbolisme*



Marc Quaghebeur (dir.)

# *Les villes du symbolisme*



## Introduction

Marc QUAGHEBEUR

*Directeur des Archives et Musée de la Littérature*

L'histoire que prend en compte ce volume s'étend des années de la bataille romantique à Paris aux abords de la Première Guerre mondiale, même si certains textes de Fargue par exemple ont été repris dans les publications d'après 1918 et ceux de Périer écrits dans les années 1920. Globalement, il embrasse un siècle, ce XIX<sup>e</sup> siècle qui fut par excellence celui de la mutation de nombreuses cités en villes, voire en métropoles.

Il était impossible de questionner les « Villes du Symbolisme » sans examiner dans quel contexte et dans quelles contradictions celles-ci surgissent ; quelles en sont les différentes modulations ; et quels en furent les avatars ultérieurs. Impossible également de parler des villes endormies ou croupissantes sans parler de leurs contemporaines, celles que chantent aussi bien Verhaeren que Claudel. Elles aussi sont prises dans les axes tensionnels qui structurent leur siècle dont Paris apparaît particulièrement comme le symbole.

Paris, lieu de toutes les fascinations et de tous les projets, de toutes les craintes, voire de toutes les révolutions, que Walter Benjamin accola au nom de Baudelaire. Dès la communication qui ouvre ce volume, on perçoit bien tout ce que les Romantiques y trouvent et y font fermenter – Hugo bien sûr, mais aussi Sainte-Beuve, ce qui était moins attendu.

Accueillante ou/et submergeante, la ville ne cesse désormais, dans l'imaginaire, dans les faits comme dans les œuvres, de voguer entre des valeurs contradictoires, contrastées ou complémentaires. C'est d'elles que surgit *Bruges-la-Morte*, ouvrage et site emblématique qui hante tout autant ceux qui le célèbrent que ceux qui s'y opposent ou cherchent à les décaler. Comme son antipode Paris, Bruges revient donc dans de nombreuses contributions de ce volume, particulièrement dans les modulations italiennes – les villes de la péninsule offrant d'autres contreponds pour la mémoire et l'imagination. Vieille oscillation...

L'usage de la photographie dans le volume de Rodenbach publié en 1892 permet non seulement d'accéder à une « mort plate » différente de celle qui surgit des mots mais de conserver, en ponctuation des dérives analogiques, un référentiel, certes largement vidé de la moindre vie. Il faisait partie des canons réalistes et naturalistes, qui imprègnent profondément l'époque et témoignent de cette violente présence du réel à laquelle tant d'œuvres de la fin du siècle cherchent à échapper. Pas toujours de la même façon, toutefois.

L'image que Barrès se forge de Venise est ainsi une image mentale qu'il impose à la Sérénissime, à la différence de l'emprise que Bruges exerce sur le héros de Rodenbach. On est loin du *Genius loci* ; et l'on s'approche de certaines images propres à D'Annunzio.

Aquatique ou vampirisante, anémiant ou habitée par la mort – une mort qui s'applique même à la Méditerranée –, la ville des décadents est moins surgie *ex nihilo* qu'ils n'aimeraient parfois le faire accroire. Dès le départ, par exemple, l'image de Paris balance entre celle de l'hypermodernité et de la ruine. Et l'on voit même Poictevin métamorphoser la Ville-Lumière en une sorte de Bruges vénitienne.

Tout aussi tensionnelle, entre campagne et vie urbaine cette fois, la ville de Verhaeren. L'on aboutit ainsi, via la Suisse et l'Italie, à un autre type d'image, celle de la ville éternelle dont la mort n'est certes pas absente, et qui montre que l'héritage mallarméen est parfois moins éloigné qu'on ne le croit de celui de Verhaeren.

Notre voyage en Italie se poursuit avec *Il Santo* de Fogazzaro, livre contemporain de l'*Ulysse* de Joyce qui constitue une réelle mise à distance de l'imaginaire de *Bruges-la-Morte*, un imaginaire que parodie Moretti. Sa distanciation est d'un tout autre ordre que celle de D'Annunzio pour qui Venise même est citée de vie, non de mort. Mais là, comme chez les autres, ce qui est en jeu, c'est le sens caché des choses, dont la littérature doit accoucher, autre tension matricielle.

Est-ce aussi cela qu'à sa façon cherche Hellens exorcisant *Bruges-la-Morte* dans les rues de Gand ? Et que fait Rachilde remontant dans des villes de haute culture telles que Florence ou Rome !

Symbolisme équivaut souvent à transposition. Anvers, qui n'a rien de la ville décadente, devient ainsi pour Elskamp l'espace dans lequel un moi fragile trouve à résoudre par l'idéal les contradictions du monde moderne qui travaillent tous les écrivains commentés dans ce volume. Si l'aristocrate Poictevin, qui intéressa les surréalistes, Aragon inclus, cherche dans les villes côtières (y compris Blankenberghe) des lieux où épanouir sa conviction qu'il n'y a qu'un seul sujet, celui qui écrit, le catholique Goffin répond à la Bruges de Rodenbach par de constantes

dissonances que lui procurent les villes d'art italiennes. À condition qu'il n'y soit pas question de restauration des édifices anciens.

Claudiel, lui, n'a rien d'un flâneur, ni d'un promeneur, mais d'un marcheur comme Verhaeren. La ville moderne, pour lui aussi – et explicitement – a rompu la totalité de la Communauté humaine. À l'inverse de Rodenbach, la ville, il va toutefois la prendre à pleines mains pour transformer, pour convertir toutes ses nombreuses traces matérielles en trace du Réel. Pour lui, celui-ci se nomme Dieu.

Entre Individualité et Collectivité, il est bien sûr d'autres voies à cette époque de l'épanouissement des grandes capitales et du grand Capital.

Si elle ne relève pas de la cité utopique, cette ville-texte, dont certains continuent de rêver, la Ville symboliste est elle une ville-auteur. Nombre d'exemples belges, français ou italiens commentés dans ce volume l'attestent. Ville-auteur, oui, et Ville-défense contre ce qui s'approche déjà de la Mégapole qui fait peur. L'auteur naturaliste, fantastique et de science-fiction qu'est Rosny en assène, à sa façon, la preuve, à travers une fable qui vise à dépeupler Paris et à mettre le monde sous le contrôle de la Science. Et cela, deux ans avant le drame de 1914.

Ces tensions, l'Europe va bientôt les projeter dans la Ville coloniale et son apparente rationalité, ce qui est une autre histoire. Il fallait la citer. Car la ville coloniale, ville bien réelle elle, succède à la Ville-Symbole. Celle où les pas de Fargue nous ramènent encore, puisque ses promenades sont à la recherche de l'Invisible. Et que, pour lui, comme pour bien d'autres écrivains évoqués dans ce volume, la vraie ville est absente.

Cela en dit peut-être plus long qu'il y paraît sur les décennies qui allaient voir naître le XX<sup>e</sup> siècle.